

PROLOGUE

Vitré, en Bretagne, est non seulement connue pour ses toiles de chanvre et les événements qui s'y sont déroulés durant la huitième guerre de religion mais elle est également l'une des villes où la marquise de Sévigné, la célèbre épistolière du XVII^e siècle, séjourna longtemps et dont elle apprécia les charmes.

Les lettres de la marquise, écrites principalement à sa fille, la comtesse de Grignan, ainsi qu'à son cousin le comte de Bussy-Rabutin, firent l'objet d'une première édition clandestine en 1725 regroupant seulement une petite trentaine de lettres ou extraits de lettres, qui fut dénommée : « *Lettres choisies de Mme la marquise de Sévigné à Mme la comtesse de Grignan, sa fille, qui contiennent beaucoup de particularités sur l'Histoire de Louis XIV* ». Pauline de Grignan, la petite-fille de la marquise et fille de la comtesse de Grignan, confia par la suite 614 lettres à un éditeur d'Aix-en-Provence entre 1734 et 1737, puis 772 lettres en 1754. Elle prit cependant le soin d'écartier de nombreuses lettres qui avaient à son goût peu d'intérêt ou qui touchaient de trop près à des sujets trop personnels. Peut-être que les nombreuses lettres écartées et disparues depuis lors, racontaient-elles une relation intime

qu'aurait entretenue la marquise, devenue veuve très jeune, que sa petite-fille ne souhaitait pas dévoiler... ? En 1873, un lot de lettres fut également retrouvé chez un antiquaire et fut publié trois ans plus tard mais il n'en reste pas moins que de nombreuses lettres furent détruites à jamais. On ne connaît aujourd'hui en tout que 1120 lettres écrites par la marquise de Sévigné.

Les héros romanesques d'une *Épopée vitréenne (1588-1598)* ont eu une descendance. Antoine de Grioux et Jean Deslandes sont ainsi les petits-fils de Mathieu et de Jean, qui viennent de disparaître quand notre histoire débute en 1644, près de cinquante ans après la première épopée.

La route de nos deux familles va croiser à Vitré celle des Sévigné. Et c'est là que commence une nouvelle épopée pour nos héros, peuplée de rencontres inattendues et de voyages au long cours...

Première partie

LA FRONDE

I

Un jeune homme chevauchait à vive allure à travers la campagne. La matinée était déjà bien avancée et le soleil d'août était presque au zénith, donnant à la végétation des couleurs vertes chatoyantes sous un ciel d'un bleu azur pur. Arrivé dans la cour, le cavalier confia son palefroi à un domestique puis alla frapper à la porte du château. Un valet vint lui ouvrir.

— Bonjour, monsieur le marquis est-il chez lui ?

— Oui, monsieur de Griex. Je vais le quêrir. Veuillez entrer dans le petit salon, s'il vous plaît.

Antoine, petit-fils de Mathieu de Griex, un grand marchand vitréen qui s'était installé à Saint-Malo lors de la huitième guerre de religion, était un proche du marquis de Sévigné. Si proche d'ailleurs qu'il savait que ce dernier s'était arrogé le titre nobiliaire de marquis. Il était en effet de notoriété publique que la famille de Sévigné n'avait obtenu par le passé que le titre de baron, sans d'ailleurs que ce titre ne soit reconnu formellement, les Sévigné étant plus probablement des chevaliers bannerets, titre qu'Henri n'avait osé utiliser à la Cour de France car jugé trop provincial. Il n'avait ainsi pas hésité à sauter plusieurs échelons nobiliaires,

notamment ceux de comte et de vicomte, pour s'autoproclamer marquis. Cela n'empêchait pas Antoine et Henri d'être de bons amis. Ils étaient tous les deux nés en 1623, à quelques lieues de distance seulement, Henri dans le château des rochers au sud de Vitré et Antoine dans le manoir familial au nord de la ville. Le père d'Antoine avait quitté Saint-Malo et s'était installé à Vitré après avoir hérité du manoir au décès de l'arrière-grand-père, Pierre, lequel s'était illustré dans la ville lors de la huitième guerre de religion. Antoine n'eut pas longtemps à attendre dans le salon lorsqu'il vit débouler son ami.

— Alors Henri, où est cette beauté dont tu m'as parlé dans ta dernière lettre ?

— Elle est dans la chambre, je crois qu'elle dort encore.

— Accepte mes excuses de ne pas avoir pu assister à ton mariage mais j'avais trop à faire ici. Et puis tout est allé très vite de ton côté. Mais raconte-moi un peu.

— Eh bien, nous voilà mariés ! Tu sais que j'étais à Paris ces derniers temps comme je te l'ai écrit il y a quelques mois. On m'a présenté Marie de Rabutin-Chantal. Elle est bien plus instruite que moi, dit-il en riant. Elle lit les classiques en latin, elle danse le menuet et surtout, elle est riche ! Son père et sa mère, une Coulanges, sont décédés tous les deux et elle a hérité de leur fortune. Je suis allé la voir la première fois dans l'hôtel particulier de sa famille, place Royale. Tu devrais voir cette maison, si richement décorée. Elle a de beaux cheveux, un joli rire et un caractère enjoué. Tu te rends compte, Antoine, non seulement elle est riche mais elle est belle, intelligente et agréable !

— Oui mais tu m’as écrit que le mariage a failli ne pas se passer. Pourquoi ? Ta lettre était si brève et mystérieuse.

— J’ai préféré t’en parler de vive voix afin de ne pas t’inquiéter. En mai dernier, je me suis battu en duel. Tu me connais ! J’ai été blessé assez grièvement mais je m’en suis sorti et fin juin, je pouvais à nouveau trotter comme un de nos palefrois.

— Tu aurais pu m’écrire quand même. Qui t’a blessé de la sorte ?

— Oui, c’est vrai que lors de ma convalescence, j’aurais pu t’écrire. Celui qui m’a blessé est un noblion auquel je dois un peu d’argent. Je ne me doutais pas que le bougre savait si bien manier l’épée, il a fait mouche et m’a touché au flanc gauche après quelques coups et j’ai perdu beaucoup de sang. Mais je m’en suis sorti, c’est le principal, fit Henri l’air pensif, se remémorant vraisemblablement la scène. Puis se ressaisissant, il continua sur un ton plus léger.

— Nous avons signé le contrat de mariage début juillet et nous nous sommes mariés le 4 août. J’aimerais aller rejoindre nos armées dans les Flandres et il fallait donc nous marier au plus vite. J’ai tant envie d’être lieutenant dans la compagnie des chevaux légers. Penses-tu que j’ai tort car Marie et son oncle, l’abbé de Coulanges, essayent de m’en dissuader ? Bon, il faut aussi dire que j’avais hâte de passer ma nuit de noces avec elle, tu me connais aussi sur ce plan-là ! s’exclama le marquis en faisant un clin d’œil.

— Je comprends mieux, fit Antoine. Concernant tes noces, franchement, je ne sais pas. Présente-moi d’abord Marie et je me ferai une idée plus précise, dit-il en souriant.

— Je vais organiser une fête au château ce dimanche, tu la verras à ce moment-là.

Les deux amis continuèrent durant une bonne heure à discuter de la vie à Paris ainsi que des dernières nouvelles de Vitré, puis Antoine quitta le marquis pour retourner au manoir familial, préférant laisser les amoureux tranquilles aux Rochers.

Le château des rochers, situé à quelques lieues au sud de Vitré, appartenait à la famille de Sévigné depuis 1410. La demeure médiévale de style gothique avait été reconstruite dans les années 1480 et lorsque Antoine arriva à cheval en cette belle journée d'août 1644, la propriété ne comprenait ni la chapelle, ni l'orangerie, ni les jardins à la française qui seront dessinés plus tard par André Lenôtre, le jardinier de Louis XIV.

Le lendemain, Antoine alla en ville rendre visite à Jean Deslandes. Les deux familles étaient proches depuis que leurs arrière-grand-pères, Pierre et Joseph, étaient devenus amis près de quatre-vingt ans auparavant. Le mariage de Jacques de Grioux et de Diane Deslandes en 1590, en pleine guerre de religion, et l'amitié indéfectible de Jean Deslandes et de Mathieu de Grioux, leurs deux grand-pères, qui étaient allés jusqu'en Chine ensemble, avaient encore renforcé les liens entre les deux familles, qui étaient pourtant de confessions religieuses différentes, mais avaient su faire fi des inimitiés si fortes entre catholiques et protestants durant cette période troublée. L'avenir nous dirait rapidement si la seconde moitié du XVII^e siècle allait enfin mettre un terme à cette lutte fratricide.

Jean, qui avait été nommé ainsi en souvenir de son grand-père, avait également gardé des liens étroits avec les descendants de la famille de sa grand-mère chinoise, les Wang, avec lesquels il continuait à commercer de temps à autre, en important essentiellement des porcelaines chinoises, qui étaient devenues très à la mode à la Cour de France.

— Bonjour Jean. Sais-tu que Henri de Sévigné est de retour ? Je suis allé le voir aux Rochers.

— Je ne le connais pas bien, tu sais. Il me semble un peu fougueux.

— Oui, il est un peu exalté, c'est vrai. Quoi qu'il en soit, il vient de se marier à Paris et il veut organiser une fête aux Rochers. Veux-tu y aller ? Il y aura beaucoup de monde.

— Que des nobles et notables catholiques rétorqua Jean, qui avait perdu tout trait asiatique au fil de deux générations.

— C'est possible mais il fera une exception pour toi. Les Deslandes à Vitré sont incontournables, fit Antoine, sur un ton malicieux. Je lui demanderai de te mettre sur sa liste.

— D'accord alors, je ne veux pas manquer une telle fête.

Le matin même, Marie qui avait découvert les Rochers depuis moins d'une semaine, s'était levée de bonne heure et avait décidé de se promener dans le parc du château. Dès le jour de son arrivée, elle était tombée sous le charme de la propriété des Sévigné. Le château et le domaine étaient sans prétention mais d'une harmonie certaine, et l'endroit était très bucolique.

La fête fut organisée le dimanche suivant. Antoine et Jean arrivèrent en même temps. En entrant dans la pièce de réception, ils aperçurent au loin le marquis, qui avait à sa droite une très jolie jeune femme. Jean se tourna vers son ami.

— Est-ce Marie, la femme très belle qui se tient aux côtés d'Henri ?

— Je pense que oui. Henri m'a vanté sa beauté et de plus je l'imagine mal aux côtés d'une autre femme aujourd'hui, fit-il en riant. Que tu es sot parfois !

Les deux amis avancèrent en direction du marquis, qui en reconnaissant Antoine, se précipita vers lui.

— Viens, je vais te présenter à Marie. Monsieur Deslandes, pardon, je ne vous ai pas salué. Nous nous voyons si peu souvent.

— Bonjour monsieur le marquis, effectivement.

— Venez avec moi.

Après quelques pas dans le salon, ils se retrouvèrent près de la jeune mariée.

— Voici un ami d'enfance, Antoine de Griex et son ami, Jean Deslandes, qui est un grand marchand vitréen.

— Je suis enchantée, messieurs, fit-elle sur un ton poli mais sans leur prêter une attention particulière.

En scrutant son expression et ses yeux et au ton de sa voix, Jean sentit immédiatement qu'outre sa beauté, elle était une femme raffinée et intelligente.

— Nous de même, firent Antoine et Jean de concert.

Par politesse, elle prit la parole.

— Henri m'a beaucoup parlé de vous, Antoine. Vous êtes donc un ami d'enfance de mon époux.

— C'est exact, c'est vraiment quelqu'un de proche que j'apprécie beaucoup, répondit Antoine en évitant soigneusement de préciser qu'il le trouvait parfois un peu inconstant et surtout qu'il était son débiteur.

Henri avait en effet des dettes contractées aussi bien à Vitré qu'à Paris, son train de vie et ses frasques lui coûtant fort cher.

— Vous avez de la chance d'avoir passé votre jeunesse ici. C'est un fort bel endroit. Je ne suis aux Rochers que depuis quelques jours mais j'adore le domaine. Je n'ai pas encore eu l'occasion de me promener dans Vitré mais Henri m'en a vanté les charmes. Il m'a même dit qu'Henri IV aurait prononcé cette phrase devenue célèbre : « *si je n'étais roy de France, je voudrais être bourgeois de Vitré* ». Mais je ne sais pas si elle est véridique.

Jean s'empressa alors de prendre la parole.

— Oui, je peux vous en assurer madame. Elle a été prononcée devant mon grand-père qui était un conseiller d'Henri IV, sur le parvis de l'église Notre-Dame, le 16 avril 1598, au retour de Nantes après la signature de l'Édit.

— Eh bien, Henri, j'attends avec impatience que vous m'y emmeniez.

— Nous irons dès demain, ma chère. Mais pour le moment, amusons-nous.

Henri avait fait dresser des tables sur la pelouse qui sépare l'entrée du château des écuries. Depuis cet endroit, la vue sur les vallons aux alentours était splendide. Le soleil brillait et la fête battait son plein. Il avait invité tout ce que la région comptait comme nobles, notables et bourgeois. Cependant, le commerce des toiles avait bien baissé depuis la fin du XVI^e siècle et de nombreux marchands protestants avaient commencé à désertier Vitré. L'Édit de Nantes, qui apparemment avait comme dessein d'assurer une certaine

coexistence pacifique entre les deux religions, n'avait en effet pas tout à fait atteint son but. Bien au contraire, il avait cantonné les protestants dans certains endroits, ce qui avait abouti finalement à créer un « *État dans l'État* » selon la formule du cardinal de Richelieu, lequel s'efforcera toute sa vie de combattre cet « *État* » protestant qu'il considérait comme faisant de l'ombre à Louis XIII et aux catholiques.

En 1620, à La Rochelle, les protestants avaient ainsi divisé en huit régions les sept cent vingt-deux paroisses qu'ils possédaient dans le pays, chacune de ces régions étant gouvernée par un conseil et un chef civil et militaire et La Rochelle devenant ainsi la capitale symbolique de cet « *État protestant* ».

La révolte des Rochelais, au moment de la déclaration de guerre par l'Angleterre à la France, finit de convaincre Louis XIII et le cardinal de Richelieu de reprendre La Rochelle. Ainsi, le roi et son plus proche conseiller décidèrent de marcher sur la place-forte protestante durant l'été 1627. La résistance menée par l'amiral Guiton, tout juste nommé chef des Rochelais, qui s'ensuivit fut longue et meurtrière. L'amiral avait en effet annoncé la couleur en lançant à la foule lors de son investiture à la tête de la défense militaire de la ville :

« Je serai maire, puisqu'absolument vous le voulez ; mais c'est à condition qu'il me sera permis d'enfoncer ce poignard dans le sein du premier qui parlera de se rendre. Je consens qu'on en use envers moi dès que je proposerai de capituler, et je demande que ce poignard demeure tout exprès sur la table de nos assemblées. ».

Pour le malheur des Rochelais, l'appui promis par les Anglais ne leur parvint jamais. Les troupes du duc de

Buckingham furent stoppées sur l'île de Ré en 1626 et deux autres expéditions anglaises vinrent s'échouer contre une digue construite par les royalistes afin d'empêcher un ravitaillement maritime de la ville assiégée. Finalement, après quatorze mois de siège, la mort de nombreux Rochelais et un dernier baroud d'honneur de Guiton, pour qui « *Pourvu qu'il reste un homme pour fermer les portes, cela suffit !* », La Rochelle capitula le 28 octobre 1628 et Louis XIII y entra, sans grande liesse de la part de la population, le 1^{er} novembre 1628. Cette prise symbolique de la ville conduisit par la suite à la signature de la Paix d'Alès en 1629, qui bien que conservant la liberté de culte aux protestants, démantela les places-fortes et rétablit le culte catholique dans tout le royaume.

Les protestants commençaient donc à ne plus se sentir en sécurité en France, même à Vitré. Quand cela prendra-t-il fin ? se disait Jean en pensant à ses ancêtres et à sa future descendance, tout en contemplant le bocage vitréen. À ce moment-là, Marie vint à ses côtés.

— C'est beau et apaisant, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il est vrai que sous le soleil, tout paysage devient une si belle création divine.

— Parlant de création, seriez-vous protestant ? Je sais qu'il y en a beaucoup parmi les marchands de Vitré et vos propos sur votre grand-père m'ont quelque peu intriguée !

Jean ne s'était pas trompé. Elle était manifestement intelligente, très intelligente.

— C'est exact, madame. Nous sommes effectivement protestants depuis plusieurs générations. Mon grand-père était très croyant et a participé à la lutte contre le duc de

Mercœur ainsi qu'à la rédaction de l'Édit de Nantes. Il a aussi vécu en Chine. C'était un homme extraordinaire et je crois que l'on m'a donné son prénom en son souvenir. Ma grand-mère était chinoise et est venue habiter ici, à Vitré. Vous rendez-vous compte ? Malheureusement, ils sont tous les deux décédés il y a quelques années.

— Merci de votre franchise, répondit Marie, qui pour une raison inexpliquée mais contre laquelle elle ne chercha pas à lutter, se mit en retour à raconter sa propre jeunesse, dont elle venait à peine de sortir du haut de ses dix-huit ans, cela à quelqu'un qu'elle venait tout juste de rencontrer.

— Je suis née à Paris dans l'hôtel particulier de mon grand-père maternel, Philippe de Coulanges. Mon père se nommait Rabutin-Chantal et ma famille paternelle vient de Bourgogne. Malheureusement, mon père s'en est allé lorsque j'avais un an. À sept ans j'ai aussi perdu ma mère puis, à dix, mes grands-parents maternels. Je n'avais plus que mes oncles et ma grand-mère paternelle, qui est devenue religieuse et a fondé l'Ordre de la Visitation. C'est donc l'aîné de mes oncles, Philippe de Coulanges, qui s'est occupé de mon éducation, que j'ai reçue avec mon cousin adoré.

Jean garda le silence un moment, se tourna vers la marquise puis se surprit lui-même à lui demander :

— Puis-je vous appeler Marie ?

Cette demande impromptue était en fait beaucoup plus qu'une vague question anodine.

Elle s'en aperçut immédiatement et scruta son regard un instant puis lui répondit :

— Faites. Je vous en prie.

C'est à ce moment qu'Henri les rejoignit.

— De quoi discutez-vous ?

— De choses et d'autres, et je disais à monsieur Deslandes combien je me sentais bien aux Rochers, mon cher époux.

— J'en suis ravi, ma douce. Allons nous joindre aux autres invités.

La fête continua alors jusqu'à la nuit tombée.

Le lendemain, Henri et Marie allèrent se promener en ville et marchèrent jusqu'au château afin de rendre hommage au duc de la Trémoille, Henri souhaitant lui présenter son épouse. La famille de la Trémoille, protestants comme les Coligny, avait hérité de la baronnie de Vitré au décès de François de Coligny, comte de Laval et baron de Vitré. François avait en effet été tué à seulement dix-huit ans par un coup d'arquebuse le 3 décembre 1605 en Hongrie après avoir abjuré la religion protestante, pris la religion catholique et être parti se battre contre les Turcs, vraisemblablement à la demande du Pape. La succession ne s'était toutefois pas passée sans anicroche car François de Coligny était mort sans héritier direct, son plus proche parent étant son petit cousin, Henri de La Trémoille, âgé seulement de sept ans, tout récent orphelin de père et dont la mère était Charlotte-Brabantine de Nassau. Celle-ci, consciente de l'importance de la baronnie de Vitré qui permettait de jouer un rôle politique capital en Bretagne en accordant notamment la présidence de l'ordre de la noblesse aux États de Bretagne, fit tout son possible pour prendre possession de Vitré face aux autres prétendantes, notamment Charlotte de la Trémoille qui réclamait l'héritage pour son fils, Henri II de Bourbon-

Condé. Charlotte de Nassau se rendit donc immédiatement à Paris et obtint l'appui d'Henri IV, qui n'aimait guère le prince de Condé et qui se prononça ainsi en faveur de ses droits à l'héritage. Il s'ensuivit que le 17 février 1606, elle prêta « *foy et hommage* » pour la baronnie de Vitré entre les mains du Garde des sceaux, au nom de son fils de sept ans.

Près de quarante ans étaient passés depuis lors, durant lesquels Henri III de La Trémoille s'était marié avec la dépendière Marie de la Tour d'Auvergne. Il avait également participé aux délibérations de l'assemblée générale des protestants à La Rochelle qui conduisirent à la rupture avec Louis XIII. Il s'opposa cependant à la guerre et refusa le commandement général des forces huguenotes. Il alla même jusqu'à rejoindre le camp du roi lors du siège de Saint-Jeand'Angély et, en 1628, participa au siège de La Rochelle aux côtés des troupes royales. Lorsque La Rochelle tomba, il prit la religion catholique dans les murs de la place-forte vaincue, à la demande pressante de Richelieu. Depuis sa conversion et les preuves de fidélité qu'il avait vouées à Louis XIII, Henri III de la Trémoille était devenu un personnage important du royaume, ce qui lui avait même permis de remplacer le prince de Condé aux obsèques du roi en 1643.

Henri de Sévigné et le duc se connaissaient bien et la discussion fut des plus conviviales. Bien entendu, le duc félicita les jeunes mariés mais Henri fut bien plus intéressé par les rumeurs qui circulaient à Paris et dont le duc avait la primeur, souvent de première main. La marquise n'en perdait également pas une miette. Les jeunes mariés se rendirent ensuite à l'église Notre-Dame pour y prier. Au terme de cette

visite, Marie adopta définitivement les Rochers et Vitré. L'été se déroula en pente douce et l'automne, avec ses moult couleurs qui s'étendaient sur la campagne, finit de rendre Marie amoureuse de l'endroit. Henri ne parlait plus de se rendre à la guerre en Flandres, visiblement convaincu par ses proches et par l'insistance de son épouse à l'en dissuader.